

L'art coule de source au château grâce à Adelina von Fürstenberg

Exposition Pionnière de l'art contemporain à Genève, la curatrice d'ART for the World a réuni 30 artistes de tous les continents autour du thème de l'eau. Un parcours magnifique dans le cadre du Château de Penthes.

«Je suis une combattante. C'est un peu ridicule de dire ça aujourd'hui, non?» Adelina von Fürstenberg fête un anniversaire, ce jour-là, et les souvenirs affluent. Réminiscences des années 80 où le Centre d'art contemporain qu'elle avait fondé invitait à Genève des artistes devenus iconiques, Bob Wilson, John Cage, Marina Abramovic, ou exposait des gloires, Andy Warhol, Sol LeWitt...

«On me regardait de travers, se souvient la curatrice née Cübeyan, à Istanbul, dans une famille arménienne cultivée. J'ai toujours été rebelle et plutôt mal élevée. Maintenant, les gens me disent: «Si seulement on avait acheté à l'époque, mais on ne croyait pas en toi.»

L'histoire se répète et Adelina von Fürstenberg, malgré son nom nobiliaire lié à celui de son mari photographe, n'a pas fait fortune ni carrière dans cette Genève où elle réside et n'a cessé de revenir, après avoir dirigé quelques années le Magasin de Grenoble.

Son instinct l'a ensuite portée à relier l'art contemporain aux questions essentielles de notre époque. Et de le faire avec une vision à 360 degrés de la création, ce qui était neuf il y a vingt ans. Son ONG «ART for the World», née en 1996 après la grande exposition «Dialogues de paix» réalisée pour les 50 ans de l'ONU, s'est mise au contact des organisations internationales. Licenciée en sciences politiques de l'Université de Genève, Adelina von Fürstenberg a ainsi pu mettre à profit sa connaissance de la géopolitique, mais plus encore son sens des séductions diplomatiques. Car il fallait à nouveau remuer des montagnes...

Avec, toujours, le même objectif: donner à l'art un sens, alors qu'il se dissout trop souvent aujourd'hui dans la cupidité, la mode, la superficialité mondaine. «La scène artistique est plus que jamais dominée par les relations publiques, observe-t-elle. C'est achat et vente. À Art Basel, à Venise, il faut voir les dîners où les élites se retrouvent! On avait tant espéré que l'art serait un levier politique. Mais ici, finalement, il reste une distraction pour la plupart des gens. Dans les pays émergents, en Chine, en Inde, au Brésil, c'est parfois autre chose. Là-bas, l'art peut rester un acte de résistance.»

Public et privé en sculpture

On comprend mieux son projet en visitant «Aqua» au Château de Penthes, cet élégant édifice des hauts de Genève dédié aux «Suisse de l'étranger», qui surplombe un immense parc d'où la vue sur le lac et le Mont-Blanc est à tomber. Pourtant, tout ici fait redouter l'expo didactique aux accents de bonne cause, type Journée mondiale. Mais c'est mal connaître le subtil talent de la commissaire, qui a réuni une variété d'artistes et d'approches sensationnelle. Rien qui pèse, même si les thèmes font dans le lourd: il est bien question de faire réfléchir à notre utilisation de l'eau, à ce qu'elle représente, au besoin que nous en avons, aux conséquences terribles lorsqu'elle vient à manquer.

C'est une sculpture de Stefano Boccacini qui accueille le visiteur: déposé sur la pelouse, le mot «public» est sculpté en lettres d'acier inoxydable, suivi de «private» en fer rouillé. Par sa facilité de lecture et la puissance symbolique qui s'en dégage, l'œuvre illustre bien de quelle manière une problématique politique - l'eau est-elle un bien commun ou une marchandise? - peut être mise en art. Et l'on s'en doute: les réponses des créateurs sont rarement libérales.

Second accueil: les graffitis du Roumain Dan Perjovschi, dans le vestibule et la cage d'escalier du château. Ils jouent eux aussi avec l'esprit et la lettre, avec les maux et les mots de l'eau, associant par exemple WATER et WA (te) R, raccourci spectaculaire des enjeux liés à la maîtrise de cette ressource vitale.

L'eau qui manque produit les travaux les plus forts. Nigol Bezjian, un Syrien d'Alep, ramène d'un camp de réfugiés au Liban une vidéo ultrasensible sur l'accès à l'eau potable. Francesco Jodice produit une vidéo gla-



Yvain Genevrey

«La scène artistique est plus que jamais dominée par les relations publiques»

Adelina von Fürstenberg, curatrice, directrice d'ART for the World

çante, «Water Tale», avec les images d'un bateau échoué sur la mer d'Aral asséchée. Pour «One more Garden, One more Circle», Maria Tsagkari dispose au sol un large disque de cendres, dont les reliefs évoquent un jardin. Mais sans eau, la matière s'effrite de jour en jour. Éphémère et poignante, cette installation est comme le rappel d'une apocalypse sourde mais inexorable.

Tout n'est pas aussi sombre: l'eau est également source de civilisation, élément sacré, lieu des contemplations et des beautés. Elle peut aussi être l'inspiratrice d'œuvres où elle n'apparaît pas: mystères d'une création qui préfère les connexions indirectes aux évidences trop convenues. Tel était par exemple le jaguar géant de l'artiste brésilien Eduardo Srur, sculpture gonflable installée sur l'île Rousseau, là où le Léman redevient Rhône, afin d'entraîner les visiteurs à se déplacer pour visiter l'expo. Cette pièce magnifique n'a toutefois pas résisté aux beuveries du samedi

soir: par trois fois, elle a été lacérée de coups de couteau. La dernière l'a achevée. L'eau coulera longtemps sous les ponts avant que la bêtise des hommes s'y noie pour toujours.

Espaces partout dans le monde

«Lorsque j'ai quitté les institutions, explique Adelina von Fürstenberg, je me suis dit que je ferais les projets les plus difficiles, ceux que personne ne peut faire. C'est beaucoup plus fatigant. On repart de zéro à chaque fois. Mais j'adore ce challenge.»

Plusieurs expositions d'envergure ont balisé son parcours: «Food» en 2012, «Ici l'Afrique» en 2014, déjà à Penthes, différents pavillons à la Biennale de Venise, dont celui d'Arménie qui a remporté le Lion d'or du meilleur pavillon national en 2015. Elle a aussi produit des courts-métrages d'artistes.

En principe, tout ce qu'elle produit voyage, sous des formes repensées en fonction des lieux d'accueil et des pays. «Il y a des espaces partout dans le monde. Pour cela, c'est toujours oui. Mais il faut trouver les financements, les appuis politiques parfois...» L'exposition «Aqua» ira ainsi au Brésil, en Italie, peut-être en Inde, et d'autres contacts sont en cours, jusqu'en Suisse.

Chacun de ces événements est composé sur mesure, en fonction de l'espace qui l'accueille et du thème. Souvent, elle démarre à partir d'une intuition, de quelques œuvres qui entrent en sympathie. Puis il faut construire, parler, convaincre... Mais comment fait-elle pour connaître les artistes du monde entier, d'Inde, de Chine, d'Afrique, d'Amérique latine, du Moyen-Orient, sans compter ceux, innombrables, qui peuplent la scène artistique européenne et américaine? «Ça, c'est mon job», dit-elle simplement. Un peu trop simplement, sans doute, car «Aqua» confirme une fois encore que cette nomade au parcours singulier reste une passeuse hors pair. **J.-J.R.**



À voir

«Aqua», Château de Penthes à Pregny-Chambésy (GE), jusqu'au 2 juillet.

u Léman

sanne, «le plongeur devient l'emblème des plages et la signature des architectes».

Mais le Léman a sa part d'ombre. Ses eaux troubles font peur. Et des animaux inattendus s'y sont plongés. «Le dernier ours qui a été chassé à Genève en 1720 s'est échappé en se jetant dans le lac. En été 1950, le propriétaire d'un alligator l'amène sur la plage de Lausanne pour savoir comment il nage. L'animal s'enfuit et reste introuvable pendant six semaines. Les journaux de l'époque ont fait leurs gros titres. Au final personne n'a été blessé. En 2015, une famille de sangliers voulant éviter les chasseurs français a été repêchée au milieu du lac. Mais la bête la plus petite est celle qui fait le plus peur aux baigneurs, c'est la puce de canard.»

D'autres animaux fabuleux vont encore sortir des eaux du Léman, comme cette immense pieuvre qui s'apprête à détruire les Bains des Pâquis ou ce serpent qui forme un pont sinueux. Deux affiches signées Exem qui met en garde contre la destruction d'un lieu mythique, en 1988, et incite à voter non en 1996 à la traversée de la rade.

«La mer c'est dégueulasse, les poissons baignent dedans», chantait Renaud. La pollution s'accroît. Le lac étouffe. En 1971, le ministre français chargé de la Protection de la nature et de l'environnement Robert Poujade annonçait: «Le Léman est mort.» À cette époque, il n'est pas rare de voir peint sur les rochers une interdiction de se baigner. Aujourd'hui, les déchets envahissent toujours le lac. «En septembre dernier, j'ai participé au dernier nettoyage du lac, raconte Lionel Gauthier, et j'ai repêché outre des cannettes de bières et autres bouteilles, un parcomètre, un fer à repasser et quelques téléphones portables.» ●



À voir

«Plouf! une histoire de la baignade dans le Léman», jusqu'au 30 septembre 2018 au Musée du Léman, quai Louis-Bonnard 8, Nyon (VD). Ouvert du ma au dim de 10 h à 17 h et jours fériés. www.museeduleman.ch

Nigol Bezjian



La vidéo de Nigol Bezjian tournée dans un camp de réfugiés syriens au Liban.

Jonathas de Andrade



Jonathas de Andrade filme un pêcheur aidant son poisson à mourir par ses caresses.